UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Archive ouverte UNIGE
https://archive-ouverte.unige.ch

Livre 2010 Extract Open Access

This file is a(n) Extract of:

Edouard Claparède, Hélène Antipoff. Correspondance (1914-1940)

Ruchat, Martine

This publication URL: https://archive-ouverte.unige.ch/unige:28421

© This document is protected by copyright. Please refer to copyright holders for terms of use.

Bibliothèque d'Histoire des Sciences

11

Bernardino Fantini, *Président*
Jean-Daniel Candaux, *Vice-président*
Jan Lacki, *Vice-président*

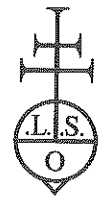
Marino Buscaglia
Jean-Jacques Dreifuss
Michael Esfeld
Marc Ratcliff
Jacques Trembley
Manuela Canabal, *Secrétaire*
François Wittgenstein, *Trésorier*

En couverture: Le paquebot "Asturias" emmenant Hélène Antipoff
au Brésil août 1929

ÉDOUARD CLAPARÈDE
HÉLÈNE ANTIPOFF

CORRESPONDANCE
(1914-1940)

Edition établie et présentée par
Martine Ruchat



LEO S. OLSCHKI EDITORE
MMX

Tutti i diritti riservati

CASA EDITRICE LEO S. OLSCHKI
Viuzzo del Pozzetto, 8
50126 Firenze
www.olschki.it

Cet ouvrage est publié avec le soutien de la
Fondation Archives Institut J.-J. Rousseau

ISBN 978 88 222 5893 9

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements VII

PRÉSENTATION IX

Une correspondance entre plusieurs mondes IX
Ecrits intimes et carrières professionnelles
Les archives épistolaires

Les deux épistoliers XII
Edouard Claparède
Hélène Antipoff

Territoires géographiques et territoires intimes XVIII
Le temps de l'épistolaire: un temps de l'attente
Le nomadisme épistolaire

L'«esprit de Genève» et l'esprit de l'Institut J.-J. Rousseau XXIII
Une carrière de femme entre deux continents
Un «esprit» internationaliste et moraliste
Construire ensemble le monde de demain

Le développement de la psychologie scientifique XXXV
Claparède: un homme de convivialité
Une psychologie expérimentale
La diversité des psychologues et des psychologies

CORRESPONDANCE (1914-1940) 1

ANNEXE 235
Hélène Antipoff à Hélène Claparède-Spir
Daniel Antipoff à Hélène Antipoff

Sources 241

Références bibliographiques 245

Index des noms cités dans la correspondance 251

Origine des illustrations 255

REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont en particulier à Daniel Antipoff (1919-2005) qui a autorisé la publication de cette correspondance et à Otilia Antipoff, son épouse, ainsi qu'à Hélène de Morsier, dépositaire des archives privées d'Edouard Claparède, et Martine Rist, nièce d'Hélène Antipoff, qui n'ont fait aucune objection à son édition.

Je remercie M. François Bos et Mme Nadège Chell-Sanchez pour l'aide à la rédaction des notices biographiques, Mme Patricia-Laure Pasche pour la relecture du manuscrit, ainsi que Mesdames Teresinha Rey-Pinto, ancienne enseignante à l'Université de Genève et Regina de Freitas Campos, professeur d'histoire de la psychologie à l'Université de Minas Gerais; Messieurs Bernardino Fantini, professeur d'histoire de la médecine, et Marc Ratcliff, en leur qualité de membres de la Bibliothèque d'histoire des sciences, et Charles Magnin, directeur de la Fondation Archives Institut J.-J. Rousseau et professeur d'histoire de l'éducation à l'Université de Genève, pour leur précieux concours à différentes étapes de la réalisation de ce projet éditorial.

PRÉSENTATION

Une correspondance entre plusieurs mondes

Ecrits intimes et carrières professionnelles

L'édition de la correspondance échangée entre le médecin et psychologue genevois Edouard Claparède (1873-1940) et son assistante, puis collaboratrice, Hélène Antipoff (1892-1974), devenue à son tour une pionnière de la psychologie au Brésil, a sa propre histoire. Elle est le fruit d'une conversation, il y a plus de vingt ans, entre Teresinha Rey-Pinto, chargée d'enseignement à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'Université de Genève, et moi-même alors assistante. D'origine brésilienne, Rey-Pinto a été élève d'Antipoff et elle connaissait la relation d'amitié entre son professeur et un des maîtres de la psychologie européenne. Elle m'informa de l'existence d'archives conservées à la Fondation Antipoff de la Fazenda do Rosario à Ibirité dans le Minas Gerais et me suggéra de faire une édition de leur correspondance.

Cette idée est restée en suspens pendant de nombreuses années. Elle a ressurgi à la faveur de mon engagement professionnel à la Fondation Archives Institut Jean-Jacques Rousseau (Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation) où je retrouvais, dix ans plus tard, la photocopie d'un certain nombre de lettres de Claparède envoyées à Antipoff. Leur lecture m'a bouleversée. J'y ai vu, dans un premier temps, les coulisses de la vie professionnelle, cette intimité et affectivité qui nourrissent en secret les travaux intellectuels, «la force et la fragilité»[1] caractérisant le Maître, ainsi que l'audace et la ténacité d'une pionnière.

Mais à lire et relire ces écrits intimes, ce sont aussi d'autres histoires qui, dans un second temps, me sont apparues. Une histoire de la relation entre le genre épistolaire et la biographie qui, dans ce croisement d'écritures privées, dessine des parcours de vie individuelle tout en laissant entrevoir une histoire

---

[1] Hameline 1984.

plus générale, à l'insu même des épistoliers. Celle du rapport entre la science et la politique à travers l'engagement de ces hommes et de ces femmes qui forment l'Institut Jean-Jacques Rousseau, école libre des sciences de l'éducation (ci-après IJJR), fondé en 1912 à Genève par Claparède, foyer originel de la diffusion de telles sciences.[2] Celle du développement d'une psychologie scientifique en Europe et en Amérique dans la première moitié du XXe siècle avec ses laboratoires, ses revues et ses disputes,[3] et dans laquelle Claparède joue un rôle de «passeur» important.

Des éléments d'histoire politique aussi. Celle de l'émigration russe avant et après la révolution de 1917, la crise économique de 1929, les révolutions brésiliennes (1930, 1932, 1935), la révolution espagnole d'avril 1931, la montée de l'hitlérisme et le déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale. C'est une correspondance d'une guerre à l'autre qui révèle des attitudes et positions prises par des intellectuels face au fascisme, et leur désespoir devant la fin du rêve d'une société pacifique. Ce sont aussi des années pendant lesquelles Claparède affine sa réflexion politique qu'il concentrera dans son ultime ouvrage considéré comme son testament spirituel: *Morale et politique ou les vacances de la probité*, auquel il met un point final l'année même de sa mort.[4] De manière diffuse, mais constante, de grands thèmes parcourent ces lettres: la justice, l'égalité, l'accès à l'instruction, la diffusion de la culture, l'Europe, la guerre, le vieillissement, la mort.

Mon introduction vise d'une part à donner des éléments explicatifs sur l'édition de ce corpus original et d'autre part à apporter quelques éléments historiques étayant sa lecture. L'apparat critique des notes en bas de page permet aussi aux lectrices et lecteurs de se plonger directement dans la correspondance.

Les archives épistolaires

La réunion des 168 lettres publiées dans le présent ouvrage a été facilitée, dans un premier temps, par la photocopie des originaux conservés à la Fondation Antipoff de Belo Horizonte au Brésil et offerte à la Fondation Archives Institut Jean-Jacques Rousseau à Genève par Rey-Pinto qui en a effectué, en

[2] Sur l'histoire de l'Institut Jean-Jacques Rousseau, voir notamment BOVET 1932; CLAPARÈDE 1912; PIAGET 1959; VIDAL 1988; HOFSTETTER et SCHNEUWLY 1997; HOFSTETTER et SCHNEUWLY 2001; HOFSTETTER et SCHNEUWLY 2002; RUCHAT 2002.

[3] Voir PAICHELER 1992; PLAS 2000; BRAUNSTEIN et PEWZNER 2005; CARROY, OHAYON et PLAS 2006; RATCLIFF et RUCHAT (éds) 2007.

[4] Dans un texte qu'il a rédigé à la fin des années 1890 pour le prix Amiel, *L'opinion publique, dans ses rapports avec la raison et la morale*, Claparède introduisait déjà ce lien entre morale et politique. Voir BERCHTOLD 1974, p. 293.

1993, l'inventaire.[5] Dans un deuxième temps, les archives privées de la famille de Georges de Morsier, à Genève, m'ont permis de compléter ce premier lot de lettres. Enfin, le travail que j'ai effectué dans les archives de la Fondation Antipoff, à la Fazenda do Rosario, et dans celles des Archives de l'histoire de la psychologie à l'Université fédérale du Minas Gerais, a assuré la vérification des originaux, et permis l'ajout de quelques lettres. Les lettres d'Antipoff conservées au Brésil (33 lettres) sont probablement des doubles (sans phrases de salutations ni signature) ou des brouillons de lettres peut-être jamais envoyées (lettres incomplètes). Cet ouvrage rassemble donc les lettres aujourd'hui connues; ce sont des pièces uniques, expédiées (ou écrites) à un seul destinataire. Elles n'ont jamais été publiées. Certaines, signalées dans la correspondance, n'ont pas été retrouvées. La correspondance croisée n'est donc réalisée que partiellement. Mais l'absence de l'une ou l'autre des réponses donne au récit une tension dramatique qui contribue aussi à faire de cette correspondance un genre littéraire. Le récit de cet échange dépend de la successions des lettres et les manques forment autant de respirations stylistiques renvoyant aux rapprochements et éloignements physiques et affectifs des deux épistoliers.

Les trois premières lettres d'Antipoff, qui datent de 1914, 1915 et 1917, n'ont aucune réponse du Maître. Il en va de même pour les douze lettres et cartes envoyées de Berlin entre 1924 et 1925. Mais en les lisant, on apprend qu'il lui a répondu. Elle parle «des bonnes lettres», des «cartes si bonnes, si réconfortantes». La première lettre de Claparède retrouvée, datée du 15 octobre 1925, prend de ce fait plus d'importance. La correspondance croisée peut alors commencer avec son rythme propre, cadences et saccades; silences aussi.

A leur échange de lettres manuscrites ou dactylographiées ont été ajoutées 15 lettres administratives avec l'Office fédéral des étrangers de Berne, le Département de justice et police, la Police fédérale des étrangers et avec la Légation suisse au Brésil, permettant de saisir à la fois les résistances de l'administration, le statut de l'assistante universitaire dans les années vingt et un des enjeux de leur relation. Une lettre de la Société académique de Genève à Antipoff éclaire un aspect de ses liens avec l'Université de Genève. Enfin deux lettres écrites après la mort de Claparède, et qui figurent en annexe, ferment l'ouvrage: l'une d'Antipoff à la femme de Claparède, Hélène Claparède-Spir, et l'autre de Daniel Antipoff à sa mère, deux interlocuteurs à l'ombre de cette correspondance et pourtant privilégiés.

Certaines photographies citées dans la correspondance ou ayant accompagné une lettre constituent l'iconographie de l'ouvrage.

[5] REY-PINTO 1993.

Plus de trois cents noms cités dans la correspondance font l'objet, au fil de celle-ci, d'une notice biographique situant de manière succincte la personne. Les dates de naissance et de mort n'apparaissent dans l'introduction que pour les personnes qui ne seront pas présentes dans le corps du texte. Tous les noms sont indexés en fin d'ouvrage. Ils forment ainsi, sinon le réseau social, du moins celui de référence des deux correspondants.

Le choix a été fait de respecter le texte original. La forme variée des en-têtes a été maintenue, les ajouts au crayon figurent ici en italique, ainsi que les textes écrits en marge de la lettre (quelquefois sur les côtés). Faute d'en connaître l'auteur, les soulignements ont été supprimés. Les fautes de frappe (notamment l'accent du «a» dans les lettres dactylographiées de Claparède[6]) et d'orthographe (notamment les accents sur le «e» dans les lettres manuscrites d'Antipoff[7]) ont été maintenues, sauf si elles faisaient obstacle à la compréhension du texte. Il en va de même des abréviations, typiques du style télégraphique de Claparède. En revanche, les ratures n'ont pas été signalées.

Les deux épistoliers

Edouard Claparède

Edouard Claparède[8] est né à Genève le 24 mars 1873. Il est le neveu du célèbre biologiste homonyme Edouard Claparède (1832-1871) qui aura une influence essentielle sur le «petit». Dans son autobiographie, Claparède écrit à ce propos:

> En souvenir de lui, on m'avait donné son prénom et j'éprouvais, dans ma tête de bambin de 3 ou 4 ans, une sensation étrange lorsque j'entendais faire l'éloge d'«Edouard Claparède». Il me semblait qu'on parlait un peu de moi, tout au moins que quelque chose (magie des noms) m'attachait personnellement au grand disparu, et que j'étais tenu de faire honneur au nom qu'il avait si brillamment illustré.[9]

Pourtant, c'est bien la psychologie qui piquera son intérêt alors qu'il suit à quinze ans un cours sur l'âme et le corps donné par son cousin Théodore

[6] Ces «fautes de frappe» sont probablement liées au manque d'encre dans le ruban de la machine. Les accents manquants sont parfois ajoutés au crayon.

[7] Dans les lettres dactylographiées, les accents sont mis au crayon.

[8] La famille Claparède, émigrée à la Révocation de l'Edit de Nantes, fut admise à la bourgeoisie de Genève en juin 1724. Jean-Alfred Edouard est fils de Théodore Claparède, pasteur à Chancy. Il a deux frères: Alexandre et René, et deux sœurs: Blanche et Cécilia. Généalogie Claparède, Fonds Edouard Claparède (cote provisoire: EdC1. 3), AIJJR.

[9] Claparède 1941, p. 148. Voir aussi Trombetta 1976, p. 84.

Flournoy, professeur de psychologie et fondateur, en 1892, du laboratoire de psychologie expérimentale à la Faculté des sciences de l'Université de Genève.

En 1892, Claparède se rend à Paris pour y rencontrer Alfred Binet dans son laboratoire de psychologie physiologique de la Sorbonne, fondé en 1889, et lui parler d'une expérience qu'il a effectuée sur l'audition colorée. Intéressé par ses résultats, Binet les publie dans un article qu'il rédige pour la *Revue des Deux-Mondes*.[10] C'est à cette occasion que Claparède, qui a dix-neuf ans, aurait été présenté comme un *distingué psychologue*.[11]

En 1896, il épouse Hélène Spir dont il a fait la connaissance huit années plus tôt.[12] Elle est la fille du philosophe russe African Spir (1837-1890). Après avoir soutenu en 1897 sa thèse en neurologie sur l'ataxie dans une hémiplégie, Claparède fait un premier voyage en Russie, profitant du vingt-deuxième congrès de médecine qui se tient à Moscou pour visiter les lieux d'enfance de sa femme et y rencontrer ses parents. Selon Trombetta, ce premier voyage scellera leur mariage et l'introduira à la culture de l'Europe orientale.[13]

A son retour, Claparède commence sa carrière de psychologue: un semestre à Leipzig, où il visite le premier laboratoire de psychologie créé en Europe, celui de Wilhelm Wundt. Pendant l'année 1898, il est à la Salpêtrière chez Jules Joseph Dejerine (1849-1917), où il rend visite régulièrement à Binet dans son laboratoire et où il rencontre le psychologue suisse Jean Larguier des Bancels. A Genève, Claparède devient l'assistant de Flournoy dans son laboratoire de psychologie expérimentale. Il y est d'abord assistant bénévole (la première année) puis assistant officiel. Il travaille sur des sujets de psychologie animale, de psychologie des sensations et de spiritisme. Il y donne aussi un cours sur les sensations et s'intéresse déjà à l'application de la psychologie à la pédagogie. En outre, il tient une consultation privée sur les «psychonévroses» dans sa propre maison de Champel.

En 1903, à la demande des maîtresses des classes pour enfants «arriérés scolaires», il donne un cours de psychophysiologie.[14] Il le fait dans le labo-

[10] Ce phénomène d'association de l'audition de mots à des couleurs fait l'objet d'un échange de correspondance entre Claparède et Binet. Dans une lettre datant du 7 août 1892, ce dernier, répondant à deux lettres reçues de Claparède, lui donne quelques conseils méthodologiques en regrettant lui-même de n'avoir pas pu «faire là-dessus toutes les expériences désirables». Il conclut: «Je mets la dernière main à mon article et j'ai utilisé quelques-uns de vos renseignements, dont je vous remercie encore», Msfr 7835 BGE. Dans une lettre du 29 octobre 1898, il lui donne encore quelques indications méthodologiques, Msfr 4001 BGE.

[11] Claparède 1941, p. 147.

[12] Dans son autobiographie, Claparède dit l'avoir rencontrée à l'âge de quinze ans et l'avoir attendue pendant toutes ces années, *ibid.*

[13] Trombetta 1976, p. 114.

[14] Ruchat 2003, p. 117.

ratoire de psychologie expérimentale, dont il reprend l'année suivante la direction. Il y donne alors un enseignement pratique qui lui est confié par le Département de l'instruction publique. Puis, toujours dans le laboratoire, il propose en 1905 un cours sur la psychologie anormale de l'enfant appliquée à la pédagogie. Cette nouvelle orientation le mettra en contact avec un autre promoteur de l'éducation des «anormaux», le médecin belge Ovide Decroly.

En se fondant sur la biologie, Claparède construit progressivement «sa» psychologie, qui l'amènera à développer une conception «fonctionnelle» de l'éducation dont son premier ouvrage, *Psychologie de l'enfant et pédagogie expérimentale*, édité en 1905, forme les prémisses. En 1915, il succède à Flournoy dans la chaire ordinaire de psychologie expérimentale.[15]

Mais Claparède n'abandonnera jamais totalement sa fonction de médecin qu'il exercera à l'armée, dans des cliniques médicales et psychiatriques, et dans son cabinet privé.[16] Il est aussi, de 1904 à 1910, médecin auprès des enfants «arriérés» et «anormaux» des classes spéciales de l'école publique genevoise et prend leur défense contre un enseignement inadapté qui crée, selon lui, des «arriérés».[17] Dès 1903, on le retrouve au dispensaire des médecins où il tient jusqu'en 1920, fidèle à ses conceptions humanitaires, une consultation de psychothérapie gratuite.[18] Pour Claparède, tous ses cabinets médicaux sont autant de laboratoires d'observation de l'humain, sans compter celui de clinique neurologique qu'il ouvrira, en 1937, avec un autre de ses cousins, le médecin Georges de Morsier, au service de neurologie de l'hôpital.[19] Claparède peut donc aussi être considéré comme un neurologue. Néanmoins, en 1914, lorsque la correspondance avec son ancienne élève, Hélène Antipoff, débute, il est un psychologue reconnu dans toute l'Europe.

Claparède n'est pas seulement un homme de réflexion et de laboratoire, c'est aussi un homme qui s'engage dans la «médecine sociale» et dans des réseaux scientifiques. Dès 1901, il est directeur de la revue *Archives de psychologie*, qu'il crée avec son cousin et professeur de psychologie à l'Université de Genève, Théodore Flournoy; et dès 1909, secrétaire des congrès internationaux de psychologie et, en 1912, fondateur de l'IJJR.

---

15 En 1908, Claparède est nommé professeur extraordinaire de psychologie.

16 RATCLIFF à paraître.

17 Voir RUCHAT 2003.

18 Fondé en 1820 et destiné à soigner des malades peu fortunés, le dispensaire des médecins prolongeait une tradition charitable et philanthropique. Dès 1900, il prend un nouvel élan, déménageant dans les quartiers populaires, autour de la gare; et développant diverses consultations dont celle de neurologie occupée par Claparède, seul médecin à prendre en charge les maladies nerveuses, RATCLIFF à paraître.

19 Voir RATCLIFF et RUCHAT, in RATCLIFF et RUCHAT (éds) 2006, pp. 83-102.

En 1911, ce pionnier est en quête de contributions financières et de futurs étudiants et étudiantes pour son «Institut libre»[20] dont il prévoit l'ouverture, avec le philosophe neuchâtelois Pierre Bovet comme directeur, en automne de l'année suivante. Il forme autour de son projet un réseau de personnes influentes du monde scientifique. C'est lors d'une visite qu'il effectue au laboratoire de psychologie de la Sorbonne, dirigé alors par Théodore Simon, qu'il rencontre pour la première fois Hélène Antipoff.

Hélène Antipoff

Originaire de la ville de Grodno, en Biélorussie près de la frontière polonaise, où elle est née le 25 mars 1892, Hélène Antipoff (surnommée dans sa famille Nelly) passe les dix-huit premières années de sa vie à St-Pétersbourg. Dès 1909, pour échapper à l'atmosphère pré-révolutionnaire qui règne dans la ville, Sofia Stoïanoff, descendante d'une grande famille d'aristocrates, emmène avec elle à Paris ses trois filles: Helena, Zinaïda et Tatiana. Quant au père, Vladimir Antipoff, général et directeur des cadets de l'armée, il reste à St-Pétersbourg.

Hélène Antipoff suit d'abord les cours de Pierre Janet et d'Henri Bergson au Collège de France, puis elle participe, dans le laboratoire de psychologie de Simon, à une étude sur le développement mental des élèves fréquentant diverses écoles publiques parisiennes.[21] La jeune femme est séduite par le projet de Claparède d'un «centre de recherche pédagogique et psychologique, d'information et de propagande».[22] Dès l'année suivante, elle s'installe à Genève au numéro 44 de la rue de St-Jean. Elle ouvre ainsi le répertoire des élèves de la première volée de l'IJJR à la lettre «A».[23]

A la place de la Taconnerie, siège de l'Institut,[24] elle s'imprègne pendant deux ans de cet «esprit de l'Institut» cher à Claparède et aux pionniers des sciences de l'éducation à Genève: les Adolphe Ferrière, Pierre Bovet, Auguste

---

20 Le terme «libre» renvoie au statut de l'Institut qui se veut indépendant de l'Etat. Il renvoie aussi au libéralisme de Claparède (voir ci-après *Un engagement dans le temps*). Cette «liberté» ne sera pas moins dépendante de son financement avec des parts privées et l'aide de la Fondation Laura Spelman Rockfeller Memorial qui le subventionnera entre 1926 et 1941 et, dès 1929, celle de l'Etat de Genève.

21 Voir CAMPOS 2001; ANTIPOFF 1975.

22 Etre un «centre de propagande» fait partie du programme de l'IJJR, la propagande des «idées que nous croyons justes», c'est-à-dire la «libération de l'enfant fondée sur la connaissance profonde de sa nature psychologique», *L'Intermédiaire des éducateurs*, n° 20, octobre 1922, p. 315. Dans son texte de 1912, *Un institut des sciences de l'éducation et les besoins auxquels il répond*, Claparède parle de «propagande» concernant les «droits de l'enfant», CLAPARÈDE 1912, p. 35.

23 Cette première volée comprend six hommes et seize femmes.

24 Pendant la période couverte par la correspondance, l'IJJR déménagera de la place de la Taconnerie à la rue Charles-Bonnet, puis à la rue des Maraîchers avant de s'installer, dès 1937, au Palais Wilson et ce jusqu'en 1975.

Lemaître (1857-1922), Alice Descoeudres, Mina Audemars et Louise Lafendel, François Naville, Charles Baudouin et bien d'autres qui viendront y enseigner.

En automne 1914, Antipoff quitte l'Institut Rousseau en ayant rempli les exigences des deux semestres de cours pour l'obtention du certificat d'études et tenu, pendant l'année 1913-1914, la classe d'application de l'IJJR, la «Maison des Petits»,[25] avec deux autres étudiantes: Marguerite Gagnebin et Marguerite Eugster. Puis, elle s'installe à Gijón en Espagne où elle a épousé, en juillet 1915, le comte Raphaël Sanchez de Ocana. Les «Chroniques de l'Institut» publiées dans *L'Intermédiaire des éducateurs* signalent leur mariage: *Pendant l'été Melle Antipoff est devenue Mme Sanchez de Ocana. Tous nos vœux!*[26] De son «petit patelin de la côte atlantique», elle écrit à Claparède. Elle veut suivre la vie de l'Institut et la *Psychologie de l'enfant* ne quitte plus sa table de travail. Déjà, elle s'en sert pour écrire ses propres articles sur l'éducation qu'elle publie dans le journal que dirige son mari et elle stimule son Maître à écrire un chapitre supplémentaire sur la pensée et le langage.

En 1917, alors qu'éclate la Révolution bolchévique, elle se sépare de son mari et retourne à Paris chez sa mère. Puis, elle effectue un voyage dans une Russie en pleine ébullition pour rendre visite à son père, général des armées déchu et installé en Crimée comme cordonnier.

Entre 1918 et 1924, Hélène Antipoff vit à Pétrograd, où elle travaille dans le service des écoles maternelles et dans un orphelinat. Elle est appelée, selon Regina Freitas Campos, «l'éducatrice française».[27] Dans cette ville, elle rencontre Viktor Iretzki, écrivain, chroniqueur et critique littéraire de la revue *Letopis Doma literatorov* de Petrograd, avec qui elle a un fils, Daniel Antipoff. Tout en travaillant comme éducatrice, elle poursuit ses recherches de psychologie sur le niveau intellectuel des enfants de trois à huit ans victimes de la famine. Elle utilise les tests de Binet et Simon, ainsi que les techniques pour l'étude de la personnalité enfantine du psychologue russe Alexandre Lazoursky. Opposant au régime, Iretzki est emprisonné pendant quelques mois, puis expulsé, en 1922, avec d'autres écrivains et savants.

En septembre 1924, la mère et le fils le rejoignent à Berlin. De cette ville Antipoff reprend contact avec Claparède. Se souvient-il alors de leur première rencontre à Paris chez Simon? de cette étudiante de la première volée de l'Institut? de cette assistante au laboratoire et institutrice à la «Maison des Petits»?

[25] PERREGAUX, RIEBEN et MAGNIN 1996, pp. 22-23.

[26] Les «Chroniques de l'Institut», *L'Intermédiaire des éducateurs*, n° 31-33, octobre-décembre, 1915, p. 28.

[27] CAMPOS 2001, p. 139.

Les lettres n'en disent rien. Mais l'audace d'Antipoff porte ses fruits, car Claparède s'intéresse à la Russie (sa propre femme est russe) et à la psychologie russe. Sur la question, il fait d'Antipoff, dès 1924, une informatrice de choix. Elle s'installe alors dans son rôle d'assistante du Maître, en lui rendant compte de ses propres travaux ou de ceux de certains laboratoires, en lui faisant parvenir les revues qu'il lui commande ou un article d'elle à publier à Genève dans la *Semaine littéraire*. Ils échangent aussi sur quelques points de psychologie. Claparède s'entoure également d'amis et de collaborateurs russes parmi lesquels Nicolas Roubakine, Paul Birukoff, Léon Walther et Henry Brantmay; sans compter tous les étudiants de l'est de l'Europe, qui, année après année, viendront se former dans son Ecole libre des sciences de l'éducation. Il aime s'engager pour celles et ceux qui forment cette «famille» de l'IJJR et il leur est fidèle, entretenant des liens avec les «anciens de l'Institut». Dès l'automne 1924, il aidera Antipoff à obtenir un visa, cautionner son émigration et à placer son fils dans une famille genevoise. Et il s'impatiente de la voir arriver.

De leur «nouvelle» rencontre naîtra une relation particulière: celle d'une disciple à son Maître, avec toute la déférence que suppose ce rapport d'allégeance, mais celle aussi d'un mentor à son égérie, qui constamment stimule son imagination et son intelligence.[28] D'assistante, Antipoff devient une collaboratrice dont Claparède ne peut bientôt plus se passer. En 1925, alors qu'elle recherche le soutien et l'encouragement de celui qu'elle considère comme son Maître, celui-ci semble avoir déjà besoin de son élève.

De 1926 à 1929, elle est à nouveau à l'IJJR. Elle termine en 1927 son travail de diplôme et est nommée, cette même année, par le Conseil d'Etat genevois aux fonctions d'assistante au *Laboratoire de psychologie* de la Faculté des ciences. Désormais, elle fera partie des «anciens» et de l'«état-major», avec Richard Meili, Marc Lambercier, Léon Walther et Marguerite Sechehaye. Elle donne aussi des répétitoires de psychologie et des cours de vacances; elle fait passer les examens des candidats de la Fondation *Pour l'Avenir*.[29] En 1928, lorsque Claparède est malade, c'est elle qui assure la direction du laboratoire avec Lambercier, tandis que Jean Piaget donne les cours. De même, en 1929, lorsque le Maître est en Egypte, elle le remplace au laboratoire (y menant des recherches sur l'habileté manuelle et l'intelligence) et dans son travail d'édition des *Archives de psychologie*.

[28] RUCHAT 2004.

[29] La fondation «Pour l'Avenir» est une fondation pour la justice sociale dans l'éducation, créée en 1920, dont l'objectif est l'encouragement aux études pour les enfants des milieux populaires. Elle émane de la Commission de Justice sociale dans l'Education, de l'Union sociale créée en 1919 (gauche socialiste et démocratique). La Fondation sélectionne des boursiers par des méthodes d'orientation scolaire, telles qu'elles sont développées et pratiquées à l'IJJR. MULLER 2007, pp. 170-172 et pp. 220-226.

Pourtant, jamais elle ne parviendra à occuper la place rêvée à ses côtés: celle d'une égale travaillant à construire la connaissance scientifique sur l'enfant. Face à la volonté de cette femme indépendante d'embrasser une carrière de psychologue, le désir du Maître de la savoir près de lui devient avec le temps anachronique et presque incompréhensible. On peut s'étonner du fait que le projet de l'engager comme professeur à l'IJJR ne se soit pas concrétisé. Mais aussi s'interroger sur son avenir possible à Genève, à l'ombre du Maître. Certes travailler au Caire dans le nouvel Institut des sciences de l'éducation projeté par Claparède lui aurait sans doute mieux convenu que le Brésil (rester ainsi avec son fils Daniel et être plus proche de l'Institut), mais là encore rien ne s'est réalisé. Malgré leurs intérêts communs, Claparède maintiendra toujours une certaine distance tout emplie d'admiration et de tendresse pour sa «Délicieuse Antip – aux Antipodes...».[30]

Territoires géographiques et territoires intimes

Cette correspondance nous fait voyager dans le temps – de 1914 à 1940 – et dans l'espace: entre Gijón en Espagne et Genève, entre Berlin et Genève, entre Paris et Genève, entre Genève et l'Egypte, entre Dieulefit dans la Drôme française et Genève, entre Moscou et Genève, entre Belo Horizonte dans le Minas Gerais au Brésil et Genève. Depuis sa propriété de Champel où il vit avec sa femme et ses deux enfants – Jean-Louis et Eliane – et dans laquelle il invite des amis, des collègues, des étudiantes et étudiants et où *sont reçues les personnalités intellectuelles et spirituelles les plus éminentes qui passent à Genève*,[31] Claparède rayonne.

Ses lettres nous permettent de le suivre dans ses déplacements, dans sa vie de «nomade», d'accéder à l'envers de sa vie publique. Leur correspondance est aussi un voyage dans les amitiés entretenues, les relations sociales et les affections; en quelque sorte aussi dans leurs secrets. Malgré l'éloignement, (qu'Antipoff vit comme un véritable exil), les déceptions et les renoncements, leur amitié reste constante, aiguisée, qui sait, par la distance. Des périodes épistolaires autant qu'affectives peuvent être repérées.

La première période est à celle de la jeunesse. Antipoff ouvre la correspondance en pointillé avec une lettre de Paris, de 1914, alors qu'elle est encore étudiante. La familiarité avec laquelle elle s'adresse à Claparède laisse

[30] Lettre du 5 mars 1930, Fonds Hélène Antipoff, Archives UFMG de Historia da psicologia do Brasil, Universidade federal de Minas Gerais, Belo Horizonte, Brésil.

[31] Baudouin 1927, p. 160.

entendre qu'elle vient de quitter Genève, probablement après les examens de juin ou au début du mois de juillet, après avoir effectué deux années à l'IJJR. Suivent deux lettres envoyées depuis l'Espagne en 1915 et 1917. Enfin celles de 1924, année pendant laquelle elle prend à nouveau contact. Elle a vingt-trois ans et lui quarante et un. Sur le plan du récit, cette période est celle de la mise en place de leur relation: période d'échange d'informations et de services où les personnages prennent place dans leur fonction avec un statut propre de patron et d'assistante. C'est aussi une période de séduction intellectuelle et de tracas administratifs, liés au statut de femme émigrée et apatride.

La deuxième période, entre 1926 et 1929, est genevoise. S'installe entre eux une relation de travail, de collaboration, de soutien, de complicité voire de familiarité: c'est en quelque sorte l'ancrage de leur relation. Malgré sa détermination à éviter le départ d'Antipoff avec son télégramme poignant du 21 avril 1929: «Renoncez bresil», elle s'embarque le 1er août. Désormais, malgré son chagrin, Claparède acceptera l'émigration, puis l'installation définitive d'Antipoff au Brésil.

Puis vient le troisième temps: la relation «au long cours», entre septembre 1929 et mars 1940. Cette période, pendant laquelle Antipoff est au Brésil et Claparède à Genève, est néanmoins ponctuée de rencontres qui engendrent de nouveaux espaces à délimiter. Le temps où Claparède est lui-même au Brésil, pris dans la révolution déclenchée le 3 octobre, il y restera pendant cinquante jours (au lieu des quatre semaines prévues), de septembre à octobre 1930;[32] celui pendant lequel Antipoff est en Europe: de décembre 1932 à mars 1933. Elle se rend notamment à Beauvallon (près de Montélimar), à Paris et à Genève. Puis, d'avril à octobre 1937, elle est à nouveau sur le «vieux continent» pour y être opérée dans une clinique parisienne.

A partir de 1929, la distance géographique modifie la teneur des lettres, lesquelles deviennent souvent le réceptacle des difficultés de Claparède, de ses états d'âme, de ses regrets et de ses peines. *Quand vous reverrai-je jamais* devient le leitmotiv d'un Claparède développant bien des tentatives pour la faire revenir. Ce sont aussi des thèmes lancinants: son aboulie et le nombre de lettres-réponses à écrire. Une certaine amertume pointe progressivement dans ses lettres au constat du succès d'une nouvelle génération, dont Piaget représente la figure emblématique. Claparède reste attaché à sa position de «patriarche», alors qu'Antipoff appartient à cette génération montante et ambitieuse.

De son côté, elle se sent isolée au Brésil et s'ennuie de son fils, de Claparède, de l'IJJR et est nostalgique de l'Europe. Engagée pour deux ans, à peine

[32] Claparède 1931a.

arrivée, elle pense à quitter avant l'échéance. Or, après une année, elle s'achète une *fazenda* au grand dam de Claparède et renouvelle son contrat jusqu'en 1933. En 1938, c'est son fils Daniel qui vient enfin la rejoindre. Progressivement, le Brésil est devenu, pour Antipoff, une terre d'élection.

Pourtant Claparède attendra toujours son retour, en 1931, 1932, 1934, et ira d'espoirs en désillusions, d'illusions en déceptions. Le départ de sa fille Eliane, en 1932, du foyer familial de Champel après son mariage est une occasion pour Claparède d'offrir à Antipoff sa chambre laissée vacante. La maladie de son fils Jean-Louis est, dès 1934, une nouvelle raison de l'inviter à Champel avec son fils Daniel. A nouveau, Claparède l'aide dans ses démarches administratives pour qu'elle obtienne son visa qui lui sera délivré pour une année, de janvier à décembre, mais elle n'arrivera à Bordeaux que le 20 avril. Un jour avant la mort de Jean-Louis.

Le couple Claparède, meurtri par le chagrin, attend avec impatience «son» Hélène.

Le temps de l'épistolaire: un temps de l'attente

Au début du XXe siècle, le temps de l'épistolaire est celui de l'attente d'une réponse qui «prend son temps» en fonction des rythmes postaux. Ainsi, les dates d'envoi d'une lettre et celles de sa réception, et parfois de la réponse (notées par un Claparède soucieux qu'aucune lettre ne se perde), nous informent qu'il fallait, en 1915, dix-neuf jours pour qu'une lettre envoyée d'Espagne arrive à Genève; en 1924, quatre jours de Berlin à Genève et au minimum seize jours, le temps d'une traversée, de Belo Horizonte à Genève, voire parfois plus d'un mois.

Une des caractéristiques de cette correspondance est la volonté commune aux deux épistoliers de diminuer l'espace et le temps qui les séparent. Les lettres sont un moyen de sentir vivre l'autre, de se donner l'illusion de sa présence et d'avoir un lien intime avec le monde de l'autre. L'écriture se fait alors parole de proximité, comme lorsque Claparède est à la recherche d'un ouvrage perdu et interroge Antipoff sur la connaissance qu'elle aurait de son emplacement; les objets et les livres envoyés, mais aussi les détails de leur vie quotidienne respective favorisent une représentation de la réalité de l'autre et instaurent l'émotion, gage de proximité.

Les photographies, qui rendent la présence à l'absent, jouent un rôle important dans la correspondance. A peine arrivée à Belo Horizonte, Antipoff envoie à Claparède une photographie de Maria Faustina sa servante noire. Elle s'entoure aussi de photos des êtres les plus chers qui lui tiennent compagnie dans sa chambre solitaire: son père, son fils et Claparède. Une photo de ce dernier est sur sa table de travail, une autre dans le tiroir, une troisième

orne le laboratoire de l'Ecole de Perfectionnement, puisqu'il en est le «patron légitime» et elle en demande d'autres, d'Egypte et de son séjour au Brésil. Ce sont aussi les objets donnés qui rappellent l'absent: des pantoufles, une robe de chambre...

L'écriture épistolaire s'apparente à l'écriture diariste et nombre de lettres sont rédigées, telles les pages d'un journal intime, comme pour soi-même. En écrivant à Claparède, Antipoff médite sur sa vie de «sans patrie», souffre de l'éloignement de son fils et de ses amis genevois, se passionne pour les travaux de psychologie et s'inquiète de la marche du monde. En lui écrivant, Claparède inventorie ses activités, s'angoisse du temps qui passe, se réjouit de leur rencontre, s'inquiète de la ruine financière de ses amis russes et de la maladie de son fils, se languit d'ennui et s'étonne de son aboulie. Dès les premières lettres se met en place le drame claparédien, celui de l'attente. Un jeu de chassés-croisés s'installera désormais entre eux, dans lequel l'imaginaire de l'un se heurte souvent à la réalité de l'autre. Un dialogue fictif pourrait avoir la teneur suivante:

> Lui: quand vous reverrai-je?
> Elle: peu de lettres de vous.
> Lui: je vous écris régulièrement.
> Elle: un siècle s'est écoulé depuis ma dernière lettre.

Au cours des deux premières années (1924 et 1925) durant lesquelles Antipoff cherche à retourner à Genève, elle écrit une ou deux à trois fois par mois. Après sa période genevoise, entre 1925 et 1929, elle écrit plus souvent, surtout dans la première moitié des années trente (ses lettres sont surtout plus longues). Claparède se met à correspondre plus régulièrement dès 1934.

L'année 1937 est particulièrement dense en correspondance, alors qu'ils sont sur le même continent, mais se voient finalement assez peu. Il semble qu'ils se soient rencontrés à la fin du mois d'août, alors qu'elle termine une convalescence, puis en septembre aux décades de Paul Desjardin au *Centre d'études des problèmes humains*[33] à Pontigny, avant qu'elle ne reparte à la fin du mois d'octobre.

Enfin, la relation épistolaire se relâche pendant les deux dernières années.

---

[33] Les décades de Pontigny sont des réunions d'intellectuels et d'écrivains qui ont eu lieu chaque année, entre 1910 et 1939, pendant dix jours, à l'Abbaye de Pontigny (abbaye fondée en 1114 par des compagnons de saint Bernard) dans la commune de l'Yonne. Elles ont été créées par le philosophe Paul Desjardin. Le thème de l'année 1937 est «La reconstruction de la SDN. Comment mettre ensemble la justice et la force», «De l'unité de la philosophie», «Vocation sociale de l'art dans les époques de trouble mental et de désespoir». Les décades ont repris dès 1947 dans l'Abbaye de Royaumont, puis dans le château de Cerisy-la-Salle à l'initiative de la fille de Desjardin, Anne Heurgon-Desjardin, HEURGON-DESJARDINS 1964. Voir CHAUBET 2000.

Le nomadisme épistolaire

Ces lettres nous ouvrent à l'histoire de la vie privée et de l'intime, à l'histoire des sentiments, dans laquelle le désir a une place centrale, entre l'écriture et le corps, entre le propos intellectuel et la souffrance.

Les adresses et les salutations rythment cet échange, comme les temps d'attente, qui sont autant d'indicateurs de la «distance affective» entre les correspondants. Les adresses qui introduisent les lettres dessinent une géographie de l'affection. Au cours du temps, les «Cher Monsieur» se muent en «Mon bon Patron», puis en «Mon bon, mon très-très cher Patron» et «Mon grand ami et cher Patron», alors que les «Chère Madame» deviennent progressivement «Ma chère petite Antip», «Ma délicieuse amie», «Ma chère, délicieuse, belle et bonne Antip» et «Ma chère, ma grande amie».

Mais ce sont surtout les salutations qui explicitent le mieux la familiarité, la tendresse, l'admiration voire l'amour et les signatures montrent cette appropriation de l'un par l'autre: «Votre affectueux Edouard Claparède» et «Votre bien dévouée Hélène Antipoff», bien souvent écrit en abrégé et initiales: «Hé Antipoff», «H. A.», «Ed. Clapa», «Ed. Clap.», «Ed. Cla» ou «Ed. Cl.» ou encore «Ed. C.» et «E. C.», puis «Ed.».

Ce sont aussi, à travers cette correspondance, des personnalités qui, progressivement, lettre après lettre, se révèlent dans leur intimité affective. On pourrait se laisser aller à une «psycha-histoire» en soulignant des traits de caractère, en analysant les lapsus de Claparède, tels «Chère ami» ou dans son ultime lettre «mon délicieuse amie». Et dans cette façon d'introduire la lettre par «Chère am.», ne serions-nous pas tentés de lire, mis à part son goût pour les abréviations, «Chère âme»? Antipoff serait-elle l'âme de Claparède? Cette vitalité, cette vie même, qui lui manque tant et qu'il cherche à capter en elle, elle qui cherche à lui insuffler de la vie contre son aboulie et sa modestie. Dès 1929, le Maître se dit fatigué et même déprimé.

On pourrait, là encore, être tenté d'analyser leur relation, d'interpréter, de qualifier ce lien, de lire entre les lignes. Leur amitié qui se nourrit au cours de ces seize années – et dont ils se nourrissent – se fait tendresse, séduction, admiration, et se teinte aussi de regret voire de désespoir. Mais elle révèle avant tout une relation d'étayage de deux êtres sensibles, intelligents, ouverts sur le monde et dépressifs, par lucidité sans doute. Déjà le 25 octobre 1915, lorsque Charles Baudouin rencontre Claparède pour la première fois, il le décrit comme un homme «résigné à l'ennui».[34] Sans doute l'«aboulie» de Claparède ne date-t-elle pas des années trente. Au fil de la lecture, des traits

[34] BAUDOUIN 1915. *Carnet de route*, Msfr 5963/3, BGE.

de caractère se dessinent; mis à part cette apathie ou neurasthénie (relative puisqu'il travaille et rédige de fait beaucoup!), il y a cette «douceur» de Claparède qui, bien que grand bourgeois dans la manière de vivre et d'être en relation, n'a pas l'étoffe d'un chef, ni l'idéologie d'ailleurs.

Du côté d'Antipoff, ses lettres montrent l'impressionnante volonté de ce «petit bout de femme sans importance»,[35] dont l'esprit d'initiative s'accorde aussi avec une certaine autorité naturelle. C'est une femme curieuse de tout, ouverte sur le monde. Or, cette forte femme a aussi ses faiblesses: le doute sur la qualité de ses travaux et de ses écrits, le découragement et surtout l'ennui, la mélancolie voire la véritable dépression. Les longs silences sont dus parfois à ses états qui, à ses dires, l'accompagnent depuis l'enfance. La maladie, la vieillesse et la mort parcourent aussi cette correspondance et donnent au récit épistolaire sa tension dramatique.

L'«ESPRIT DE GENÈVE» ET L'ESPRIT DE L'INSTITUT J.-J. ROUSSEAU

Le terme d'«esprit» est souvent présent dans la correspondance. Il est utilisé dans ses diverses acceptions pour qualifier une intelligence voire une personne tout entière. C'est «l'esprit ouvert» qui définit selon Antipoff l'intellectuel brésilien, ou «l'esprit pénétrant» qu'elle attribue à Claparède ou encore «l'esprit de suite» qui fait la valeur de Piaget. Pour Antipoff, l'intelligence supérieure, c'est «l'esprit» de contrôle, de vérification et de précision. C'est aussi le «bel esprit» d'Antipoff qui fait l'admiration de Claparède.

Quant à l'«esprit de l'Institut», c'est d'abord un esprit de famille, dont rend compte la revue *L'Intermédiaire des éducateurs*, organe de liaison entre les anciens de l'IJJR et dans lequel sont annoncés, entre autres informations, les mariages, les naissances et les décès. A sa lecture, tout un univers convivial et ludique prend forme. Semblent se succéder à l'Institut les «soirées familières», «excursions du dimanche», «coucher dans le foin», «joyeux pique-niques» et «glissées sur la neige». En 1913 déjà, Claparède donne rendez-vous à ses étudiants et étudiantes à 5 h 48 du matin sur la place du Molard pour la première excursion au col d'Anterne. Antipoff s'y inscrit avec vingt autres élèves. Ces sortes de «Voyages en zigzags» à la Rodolphe Toepffer[36] seront reconduits plusieurs fois par année. En mars 1914, c'est le Salève; la Faucille en

[35] Lettre d'Hélène Antipoff à Claparède du 25 janvier 1930, Edouard Claparède, Fonds privé de la famille de Georges de Morsier, Genève (Suisse).

[36] Rodolphe Töpffer (1799-1846). Ecrivain, pédagogue et célèbre caricaturiste genevois, inventeur de l'histoire en images. Voir PEETERS 1994.

mai; et en juin les Pitons, puis la Gemmi, la Petite Scheidegg et le Männlichen dans l'Oberland bernois. En juillet 1915, c'est la cabane de Barberine par les Marécottes et le col de la Gueula. Claparède affectionne particulièrement ces courses; il en est bien souvent l'initiateur et l'organisateur. Il aime à s'entourer de jeunes étudiantes et étudiants et à «gaminer» avec eux comme le note Charles Baudouin dans son *Carnet de route*.[37]

Cette convivialité de l'IJJR sera renforcée par la création, en mai 1915, d'une «Amicale de l'Institut» qui devient désormais initiatrice de nombreux événements (soirées, fêtes, excursions, voyages). Elle a un chant, *On travaille de bon cœur. On s'amuse avec ardeur*, lequel n'est pas sans rappeler la devise de la «Maison des Petits»: *Quand on travaille joyeux, le travail se fait bien mieux*.[38] L'esprit de l'Institut, c'est toujours le travail collectif des maîtres et des élèves dans le plaisir et le jeu conditionnant, selon le psychologue fonctionnaliste, le désir d'apprendre.

Dès 1929, le mot «esprit» renvoie aussi au titre du livre de Robert de Traz (1884-1951) *L'esprit de Genève* qui reste jusqu'à aujourd'hui une référence pour l'histoire locale.[39] L'«esprit» tel qu'il est pensé par de Traz est un ensemble de dispositions, d'actions sociales et de façons habituelles d'agir propres aux citoyens de Genève. Il en distingue quatre qui peuvent être mises en résonance avec quatre types d'engagements des pionniers de l'IJJR. Certes, de Traz se situerait plus à droite que Claparède sur l'échiquier politique: homme élitaire et nationaliste, mais non dépourvu lui aussi, après la Première Guerre mondiale, d'un «esprit européen», il participera notamment à la création, en 1914, de la *Nouvelle société helvétique* et en 1919 à celle du Secrétariat des Suisses à l'étranger.[40] De leur côté, autant Claparède qu'Antipoff comme leur amie Soubeyran, dite «Soubey», dont il est souvent question dans la correspondance, peuvent être considérés comme des démocrates à tendance universaliste et pacifiste.[41] L'esprit de Genève, dont l'esprit de l'IJJR serait une des incarnations, est aussi une forme de l'esprit de la Société des Nations[42] qui a pour mission la mise en place d'une cour permanente de justice internationale, la préservation de la paix et l'organisation de la vie des nations.

---

[37] *On assure qu'il est dans son élément lorsqu'il peut ainsi gaminer avec les étudiants, et il ne manque aucune occasion de le faire.* BAUDOUIN 1915, p. 68.

[38] HAMELINE 1996.

[39] DE TRAZ 1929.

[40] BERCHTOLD 1966, pp. 716-731.

[41] Vidal a aussi présenté l'esprit de l'IJJR comme étant fait de libéralisme, de pacifisme et d'internationalisme. VIDAL 1997.

[42] La Société des Nations, créée le 10 janvier 1920, est une organisation internationale dotée d'une assemblée visant le maintien de la paix entre les nations (prévenir et résoudre les conflits), par des arbitrages et si nécessaire des sanctions collectives. Lui succèdera l'Organisation des Nations Unies en 1945.

Dès 1912, Claparède souhaite que son institut soit ouvert aux étudiants et étudiantes du monde entier dans ce même esprit d'échange et de paix. Dans les années vingt, l'IJJR participe à la création de bureaux internationaux comme le *Bureau international des écoles Plein Air*[43] et le *Bureau international de l'éducation* (BIE) à l'instar du *Bureau international de l'éducation nouvelle* créé en 1899 par Adolphe Ferrière et qui, depuis 1923, porte en sous-titre *Service de renseignements internationaux de l'Institut*. Le projet du BIE est discuté dès 1920 entre l'IJJR, l'Association suisse pour la Société des Nations et un comité d'initiative. Il sera fondé en 1925 et commencera ses travaux l'année suivante avec pour secrétaire Marie Butts citée dans cette correspondance. Ce sont aussi les *Sociétés d'Amis de l'Institut* qui se fondent à l'extérieur de la Suisse, à l'exemple de la société belge, en 1932, et qui assurent des échanges amicaux et intellectuels. Sans oublier que l'IJJR est subventionné de 1926 à 1941 par la Fondation américaine Laura Spelman Rockfeller Memorial, faisant ainsi le lien en matière de psychologie entre la recherche américaine et genevoise. Pour ces pionniers, la psychologie n'a pas de frontières.

Sous d'autres formes, on peut voir dans les objectifs de l'IJJR les éléments qui définissent l'esprit de Genève selon de Traz. Ainsi l'«humanisme» qu'il évoque dans son ouvrage devient dans l'esprit de l'IJJR le soutien aux enfants et aux plus faibles (enfants anormaux, protection de l'enfance, droits des enfants); le «personnalisme» serait plus généralement une centration sur l'enfant mise en œuvre dans la pédagogie fonctionnelle, la pédagogie expérimentale, la psychologie pédagogique et la médecine pédagogique. Quant au «fédéralisme», il s'exprimerait dans la valorisation de l'échange entre communautés d'intérêts tandis que l'«universalisme» pourrait s'incarner dans un internationalisme pacificateur, tous deux très prisés à l'Institut. Que ce soit à Genève avec Claparède, au Brésil avec Antipoff, ou en France, avec Soubeyran et son amie, Catherine Krafft, ces dispositions se reconnaissent rapprochant par l'esprit des mondes séparés par des milliers de kilomètres.[44]

Une carrière de femme entre deux continents

Hélène Antipoff est une femme volontaire, désireuse de sortir de l'exil et de participer au développement de la psychologie et des sciences de l'éducation. Elle est aussi une mère qui maintient par lettres le lien avec son fils Daniel resté sur le «vieux continent».[45] Elle vient aussi lui rendre visite à l'école

---

[43] Voir RUCHAT 2003.

[44] RUCHAT 2007.

[45] Selon Daniel Antipoff, ils se sont écrits pendant leurs années de séparation une fois par semaine (entretien réalisé en avril 2001). Quelques-unes de ses lettres sont conservées aux Archives

nouvelle de Beauvallon dans la Drôme où il est en pension chez «Soubey». Elle profite alors de rencontrer sa mère restée à Paris, sa sœur et son beau-frère Robert Rist en Haute-Savoie. Elle s'arrête aussi à Champel dans la maison familiale de Claparède. Car, comme elle le lui écrit dans une lettre du 2 novembre 1931, il est avec son père et son fils Daniel, un des trois hommes les plus importants de sa vie. Or deux autres hommes sont aussi bien présents dans ses sentiments: son mari, Raphaël Sanchez de Ocana, dont elle est séparée, et le père de Daniel, Viktor Iretzki. Ses sentiments vont aussi à la femme de Claparède, Hélène Claparède-Spir, qu'elle estime, et à leurs enfants, Eliane et Jean-Louis, dont elle se préoccupe régulièrement.

Quoi qu'il en soit, en août 1929, Hélène Antipoff a bel et bien quitté la Suisse. Son départ est présenté comme une perte pour l'IJJR:[46]

> Malheureusement, nous perdons Mme Antipoff, qui s'est embarquée pour le Brésil, au commencement d'août. Il est impossible de dire ce qu'elle a été pour l'Institut pendant cette année 1928-1929 notamment. Nous lui souhaitons un plein succès à Belo Horizonte, mais surtout nous comptons bien la revoir le plus tôt possible.[47]

Elle sera remplacée au laboratoire de psychologie par André Rey et Léon Walther, lequel lui cède sa place à l'*Ecole de perfectionnement des éducateurs* de Belo Horizonte où elle aura aussi comme collègue une ancienne de l'IJJR, Louise Artus, professeur de dessin.

Cette école de perfectionnement est une école normale fondée durant la période de la réforme de l'éducation brésilienne des années trente sur le modèle de l'IJJR. Les futures institutrices venant de toutes les régions du Minas Gerais, voire de l'ensemble du Brésil, y apprennent les principes de l'éducation nouvelle dans l'esprit des sciences de l'éducation afin de devenir des inspectrices, directrices, professeurs de psychologie scolaire et des «fonctionnaires supérieurs pour l'administration des écoles de Minas».[48]

Lorsque la jeune femme arrive au Brésil en 1929, c'est la fin de la Première République brésilienne instaurée en 1889 et le début d'une période de crise économique et de mouvements politiques importants. Claparède y est déjà connu comme «le plus pur apôtre de l'éducation nouvelle et la plus

UFMG de Historia da psicologia do Brasil, Universidade federal de Minas Gerais, Belo Horizonte, Brésil.

46 Elle quitte l'IJJR, devenu depuis 1928 une «Ecole des sciences de l'éducation» (l'IJJR passant désormais en sous-titre), l'année de la signature de la convention entre la Faculté des lettres, le Conseil d'Etat et le Conseil directeur de l'Ecole des sciences de l'éducation, faisant de cette dernière un institut universitaire.

47 Propos de Robert Dottrens, au nom du Conseil de l'Institut, lors d'une réunion d'adieux, le 3 juillet, chez M. BOVET, *L'Intermédiaire des éducateurs*, 16, 24 août 1929, p. 272.

48 CLAPARÈDE 1931a.

grande autorité en matière de psychologie» comme le lui assure Antipoff dans une de ses lettres.[49] En 1921, il avait d'ailleurs décliné une première invitation du gouvernement brésilien à venir y enseigner.[50] En 1928, son ouvrage *Psychologie de l'enfant et pédagogie expérimentale* est traduit par le pédagogue brésilien Lourenço Filho.

Certes d'autres anciens étudiants brésiliers de l'IJJR revenus au pays ont pu transmettre leurs savoirs acquis à Genève et faire connaître le Maître. C'est le cas de Francisco Lins, étudiant de la première volée au semestre d'hiver 1912-1913, de Laura Lacombe qui fait, à son retour en 1925, un rapport à la Société d'éducation du Brésil sur ce qu'elle a vu et appris à l'IJJR, de Pedro Pernambuco Filho, assistant à la Faculté de médecine de Rio, visiteur à l'IJJR cette même année. On peut aussi penser que le Portugais Antonio Sergio, lui-même étudiant entre 1914 et 1916, et sur lequel Claparède a eu également une grande influence, ait aussi contribué à sa notoriété, puisqu'il s'est rendu au Brésil avant son séjour à Genève et y retournera entre en 1920 et 1921.[51] Il semblerait en outre que Claparède soit déjà bien connu d'un groupe de médecins et d'éducateurs travaillant sur la psychologie de l'enfant (discipline introduite dans les écoles normales brésiliennes depuis 1890) et en particulier de Plinio Olinto qui fait une thèse de doctorat à la Faculté de médecine de Rio en 1910 sur l'association des idées.[52] Trois médecins, élèves de Claparède à l'Université de Genève, ont aussi travaillé au Brésil à cette époque. Il s'agit du Polonais Waclaw Radecki, assistant de Claparède à Genève en 1910, et qui se trouve au Brésil au début des années 20, d'Ernani Lopes, président en 1923 de la Société brésilienne d'Hygiène mentale et de Gustavo Lessa. Ainsi en disciple de Claparède, Antipoff a dû bénéficier de la renommée du Maître et de celle de l'IJJR qui l'ont précédée.

Lorsqu'il lui rend visite, en octobre 1930, Claparède tombe en plein coup d'Etat, ce qui l'oblige à prolonger son séjour. S'installe un régime autoritaire avec un Etat fort dirigé par Getulio Vargas, lequel promet toute une série de réformes, notamment dans l'éducation. Un ministère de l'éducation et de la santé est créé, en avril 1931, sous la direction de Francisco Campos. Il s'attache à entreprendre la réforme de l'enseignement supérieur et à introduire l'obligation et la gratuité de l'enseignement primaire.

En 1932, une insurrection est tentée contre le gouvernement de la part des élites constituées (caféiculteurs, industriels et une partie des couches moyennes). Vargas fera quelques concessions qui mettront fin aux combats après

49 Lettre du 15 septembre 1929, Fonds privé de la famille de Georges de Morsier à Genève.

50 *L'Intermédiaire des éducateurs*, 25, décembre 1921, p. 416.

51 Information donnée par ANTONIO NOVOA, Professeur à l'Université de Lisbonne, le 12 janvier 2008.

52 Information donnée par REGINA DE FREITAS CAMPOS, le 2 décembre 2007.

trois mois.[53] Cette même année, Claparède décline à nouveau l'offre qui lui est faite d'occuper la chaire de psychologie de la nouvelle Faculté des sciences, lettres et éducation du Minas Gerais.

Avec la nouvelle constitution que propose Vargas en 1934, déniant le droit de vote à 75% d'analphabètes,[54] l'agitation politique (avec débats autour du socialisme et du capitalisme, et manifestations de rue notamment) se poursuit. Vargas se présente comme le garant de l'ordre social dans des positions populistes et dictatoriales. Une nouvelle tentative de révolte, menée cette fois par l'*Alliance nationale libératrice* composée de socialistes, de communistes et de démocrates, échoue en 1935. Une forte poussée de l'industrialisation, l'essor du secteur secondaire créateur d'emplois, les réformes sociales[55] et un resserrement des rangs des classes dirigeantes, de l'armée et des couches populaires autour de Vargas vont donner forme à un «Estado Novo» («Etat nouveau»), dont l'ennemi principal sera le «péril communiste». En 1937, le régime dictatorial supprime les deux Chambres, ainsi que les partis, et instaure la censure. Un Tribunal de sécurité nationale peut désormais condamner à mort pour crime contre l'Etat, alors qu'un département de la presse et de la propagande traque les opposants au régime.[56] L'entrée des Juifs est réglementée, voire interdite. C'est dans ce contexte de «terreur d'Etat»[57] qu'Antipoff exercera son mandat d'enseignante à l'Ecole de perfectionnement.

Dans sa nouvelle fonction Antipoff n'est pas une novice: elle a déjà derrière elle une formation et une pratique en psychologie et en pédagogie de près de vingt ans. Formée à l'école de Genève, elle y a appris à travailler avec le Maître, s'est imprégnée de l'esprit de l'IJJR et a embrassé la cause de la pédagogie nouvelle. A peine installée, elle crée un laboratoire qui, dans son esprit, est une dépendance de l'IJJR, un lieu où, comme à Munich, Paris et Genève, se construisent et s'affinent les sciences de l'éducation. Elle y poursuivra ses travaux de recherche.

Elle se fera aussi la promotrice des méthodes actives et de l'éducation fonctionnelle. Ainsi nombre d'éléments puisés dans les théories claparédiennes sont transmis grâce à elle, contribuant par là à les faire connaître. Les pratiques psychopédagogiques genevoises seront de même imitées: la classe spéciale, le laboratoire de psychologie, la Consultation médico-pédagogique en

53 Voir Bennassar et Marin 2000.

54 Bennassar et Marin 2000, p. 342.

55 Essentiellement la nationalisation des mines, la fixation de la journée de travail à huit heures, du salaire minimum, du repos hebdomadaire et des congés annuels rémunérés, la gratuité de l'enseignement primaire et la création des caisses de retraite, Bennassar et Marin 2000.

56 Voir Almeida, de et de Queiros Mattoso 2002, p. 36.

57 Bennassar et Marin 2000, p. 342.

activité à l'IJJR depuis mai 1913,[58] ainsi que les tests d'évaluation de l'intelligence et d'orientation professionnelle appliqués aux élèves. La réforme scolaire du Minas Gerais s'est donc fortement inspirée du modèle genevois.

Depuis Belo Horizonte, Antipoff reste curieuse de connaître ce que produisent d'autres laboratoires de psychologie expérimentale et elle voudrait participer à cette «œuvre» qu'est la construction de la science psychologique. Dans l'«esprit» de l'IJJR, elle veut la réaliser collectivement grâce aux anciens élèves répartis dans le monde. Or, pour cela, elle a besoin de Claparède. Lorsqu'elle le stimule à écrire en lui demandant des développements sur certains points obscurs de sa psychologie, en lui commandant de nouveaux chapitres pour les nouvelles éditions de ses ouvrages ou un manuel de psychologie, c'est aussi dans son propre intérêt, afin de pouvoir transmettre le plus clairement possible la pensée du Maître à ses propres élèves. Et si elle souhaite ardemment sa direction, c'est aussi pour être reconnue comme une collaboratrice. Or, son insistance, ses ruses et séductions laissent le Maître le plus souvent évasif et distant. Serait-ce parce qu'il a bien d'autres demandes qui proviennent du monde entier? Qu'il est constamment débordé par le travail qu'exige l'édition de sa revue? Que les soucis de propriétaire et de famille l'assaillent? Ou que, pendant toutes ces années, il poursuit lui-même ses propres recherches et qu'il a de nombreux projets?

La dernière décennie de cette correspondance est traversée, d'Europe au Brésil, par la crise économique, la montée des régimes autoritaires et les déclarations de guerre: le ton des lettres s'en ressent. L'aboulie de l'un, à laquelle répond le cafard de l'autre, renvoie au-delà des psychologies individuelles à une conscience aiguë de la «fin d'un monde», comme l'écrit Claparède, et de leur espoir d'une société pacifique. Cette relation épistolaire se termine par une lettre d'Antipoff, dans laquelle elle s'inquiète pour l'avenir. Elle écrit le 9 mars 1940: *Que voyez-vous dans l'avenir? Quand est-ce que les sages auront la voix dans le concert? Quand est-ce que les savants travailleront pour le bien et seulement pour le bien?*[59]

Or ce monde qui s'écroule avec à l'horizon une nouvelle guerre mondiale, c'est aussi pour le Maître une fin de carrière qui se mesure à la montée d'une nouvelle génération de psychologues et de son étoile qui sera, à Genève, Piaget. En décembre 1939 Claparède écrit à Antipoff: «L'Institut continue ... mais ce n'est plus l'esprit d'autrefois».[60]

58 Ruchat 2002, pp. 63-84. Ontiveros 2002.

59 Lettre du 9 mars 1940, Fonds Hélène Antipoff, Archives UFMG de Historia da psicologia do Brasil, Universidade federal de Minas Gerais, Belo Horizonte, Brésil.

60 Lettre du 3 décembre 1939, Fonds Hélène Antipoff, Archives UFMG de Historia da psicologia do Brasil, Universidade federal de Minas Gerais, Belo Horizonte, Brésil.